

François Chollet

## **Une maitresse volage**

Personne ne se souvient vraiment de ce qui s'est passé avant sa naissance. Alors c'est vrai, j'invente. Parce que j'ai besoin de reconstruire le récit de ma vie. Parce que j'ai beaucoup de temps libre. Parce que cela m'occupe et m'évite de ressasser mon malheur.

Mon histoire commence à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, dans les basses Cévennes. Je m'imagine ces arbres cultivés en terrasse, je vois ces feuilles récoltées à grandes brassées et transportées au village. Je vois ces milliers de chenilles qui grouillent, qui se nourrissent, qui entament leur métamorphose. Je vois ces ouvrières qui ébouillantent les cocons et dégagent les premiers fils de ce que je vais devenir. Je vois la soie se tisser. Je vois les bacs de terre cuite vernissée, remplis de colorants subtils. Je vois les écheveaux de tissu chargés dans des camions bâchés. Je vois le marché Saint-Pierre, la foule des clientes. Je sens sur mon corps les mains qui froissent, qui caressent, qui me choisissent. Je vois l'atelier de la couturière. Je vois la grande dame qui montre le patron du manteau qu'elle désire, qui discute de la coupe, des rubans, des couleurs. Je la vois dénudée partiellement, en corset, afin que la façonnrière puisse prendre ses mesures. Elle sent bon. Je la trouve belle. La grande dame s'éloigne, laissant l'empreinte envoutante de son passage derrière elle. Je sens maintenant les ciseaux qui me découpent, les aiguilles qui me surfilent, les points serrés qui m'assemblent. Je me sens prendre taille, forme, ampleur, beauté.

À partir de là je n'invente plus. Je suis moi. Je suis né. J'existe. Ce sont les dernières séances d'essayage. J'entends qu'on va me lancer dans le grand monde. Je rêve déjà de ce

milieu séduisant, avec ses joies et ses tragédies. Beaucoup de clientes de la couturière en ont parlé devant moi. Ma vie future sera un tourbillon de luxe et de plaisirs.

Tout d'abord la grande dame rentre chez elle. Avec moi. Son valet de chambre me porte. Nous franchissons le seuil de son appartement. Je n'ai pas le temps d'en découvrir le charme. Elle m'entraîne dans son boudoir. Aussitôt elle se déshabille et me revêt. Je suis doux sur sa peau nue. Je sens alors cette grande dame défaillir de bonheur, dans le secret de son alcôve.

C'est mon premier souvenir empreint de sensualité, et j'en reste tout bouleversé. Je ne crois pas avoir ressenti, par la suite, une émotion aussi forte qu'à ce contact inouï. Ses épaules délicates, ses seins émouvants, ses hanches puissantes se collaient à moi, faisaient corps avec moi. Je compris plus tard, en assistant dans cette même pièce à un coït furtif accordé à son mari, que c'est avec moi qu'elle préférait faire l'amour.

Ce fut le début d'une liaison tumultueuse. Elle me portait le jour, en visite, au champ de courses, à l'opéra, et nous étions tous les deux bien sages, fiers de notre allure, magnifiquement assortis. On la complimentait de sa beauté, de son élégance, c'est à dire de ma beauté et de mon élégance. Nous étions inséparables et, dans l'intimité retrouvée, nous nous enroulions l'un autour de l'autre pour des plaisirs partagés, avant de nous endormir froissés, saoulés de volupté.

J'étais son seul amant. Elle seule comptait pour moi. Je jubilais de cette passion partagée. Hélas, notre liaison dura trop peu de temps. Quelques mois à peine, qui me semblèrent quelques semaines. La grande dame était volage. Sans prévenir, elle me fit l'affront de me porter lors d'une visite à sa couturière, le jour où elle venait choisir un tissu d'organdi. Elle me présentait à mon rival. Pire, à mon successeur. Elle me brisa le cœur sans ménagement, indifférente à mes états d'âme.

Mon destin tragique prenait forme. Après trois ou quatre jours de sursis, durant lesquels sa froideur me déprima, elle reçut le manteau d'organdi livré à domicile, dans le boudoir où nous avions partagé tant d'émois. Dans le même mouvement elle l'endossa et me rangea dans son placard. Sans un mot, sans un regret. Ah cruelle maitresse... J'étais déjà oublié.

Mon existence publique aura été radieuse, mais trop courte. Et aujourd'hui, abandonné dans une penderie sombre et poussiéreuse je subis l'avanie ultime, un enfer que je ne souhaite à aucun amant trompé : je l'entends, toute proche, se donner au manteau d'organdi. J'entends ses gémissements dans les bras d'un autre...